



Une fronde dénonce la responsabilité des hommes dans la faillite du pays, et une femme prend la tête du gouvernement.

Islande

Les femmes piquent la crise

REYKJAVÍK, envoyée spéciale

«**U**ne fois de plus, les hommes ont tout cochiné, et c'est aux femmes de faire le ménage», ironise une Islandaise. Pour la première fois dans l'histoire de ce petit pays de 313 000 habitants, une femme, Johanna Sigurdardóttir, vient d'être nommée au poste de Premier ministre. Homosexuelle revendiquée (elle cite le nom de sa compagne sur le site du Parlement islandais), cette social-démocrate, extrêmement populaire, ex-ministre des Affaires sociales, a la charge de conduire le pays jusqu'aux élections anticipées du 25 avril.

Avec sa nomination hier soir, l'Islande, dévastée par la crise financière, adresse un signal de changement important. Il satisfait une partie de la société qui, depuis quatre mois, maudit l'inconséquence des hommes au pouvoir. Dans les réunions de citoyens, le soir après le travail, dans les partis politiques, sur le Net, dans les bains chauds où les Islandais devisent comme d'autres vont au pub, «la revanche des femmes» fourbissait.

«Une occasion pareille, on ne va pas la rater,



souligne Ysra, femme pasteur et psychanalyste à Reykjavik. *Plus personne ne fait confiance aux hommes politiques, c'est le moment pour les femmes de foncer.* Après la chute du gouvernement de coalition, le 26 janvier, la nouvelle Premier ministre obtiendra peut-être la démission tant réclamée de David Oddsson, le gouverneur de la Banque centrale, symbole des dérives du passé qui s'agrippe à son fauteuil. Le 6 octobre, le système bancaire islandais s'est effondré, plongeant l'île dans une crise sans précédent. D'un coup, les stars de la finance locale ont tombé le masque. Ces «nouveaux Vikings» à la tête des banques islandaises, privatisées en 2001, avaient multiplié les opérations ultra-risquées à l'étranger, allant jusqu'à engager dix fois le PIB de l'île. Dans l'urgence, les établissements ont été nationalisés, rendant la population mécaniquement solidaire de la dette. Un état de fait que personne, ici, ne peut avaler. Les femmes, encore moins. *«Ce club d'hommes irresponsables nous a conduits droit au désastre, soutient l'auteure et metteur en scène Hlin Agnarsdottir. Ils ont fait de la finance leur terrain de jeu, et voilà le résultat. Il va falloir tout rebâtir. Mais cette fois, avec nous, les femmes.»* Les Islandaises ont toujours été des pionnières de la revendication féministe. Le Parti des femmes a longtemps compté dans le paysage politique. C'est grâce à lui que les Islandaises ont été parmi les premières citoyennes au monde à obtenir le droit de vote, en 1915. Dans ce pays très legaliste, où l'on n'a pas coutume de contester, elles ont été 30 000 à déferler dans les rues de Reykjavik, en 1975, pour exiger l'égalité des salaires. Cinq ans plus tard, Vigdís Finnbogadóttir était élue présidente de la République au suffrage universel: une première mondiale. «Vigdís a enchaîné trois mandats, avant de se retirer de la politique, en 1996.

Dans les années qui ont suivi, l'économie de l'île a pris le virage financier que l'on connaît. Dans le même temps, «la place de la femme dans la société a régressé», affirme Irna Erlingsdottir, directrice du Rikk, le Centre de recherches et d'études de genre de l'université d'Islande, fondé en 1991. En 2005, les Islandaises ont réitéré la «grève des femmes» de 1975. Cette fois, 60 000 manifestantes étaient dans la rue. A trente ans de distance, l'écart entre les salaires s'était encore creusé. *«L'accélération de l'économie les a laissées de côté», poursuit la chercheuse, qui multiplie les conférences sur la répartition des rôles masculins et féminins dans la société islandaise. Ses calculs sont éloquentes: en 2006, les femmes n'étaient que 14% à diriger une entreprise. Et 8% à siéger au comité de direction des cent plus grandes entreprises de l'île.*

Héroïnes de sagas

Et pourtant, les Islandaises participent activement à la vie économique du pays, plus de 80% d'entre elles travaillent. Elles sont aussi plus diplômées que les hommes. Mais elles n'occupent pas les postes clés. Et c'est une injustice pour ces femmes qui, comme toutes les Scandinaves, sont très attachées à l'égalité des sexes. Pour une majorité d'entre elles, le temps d'un «leadership féminin» est venu. D'ailleurs, elles font souvent remarquer que les deux seules personnalités de l'île reconnues à l'étranger sont la chanteuse Björk et l'ex-présidente Vigdís Finnbogadóttir. Jusque-là, *«notre seul vrai pouvoir res-*



Johanna Sigurdardottir devient Premier ministre. PHOTO BRYNJAR GAUJAF



Björk a donné son nom à un fonds destiné aux start-up. PHOTO YVES LUXIRE AP

taut domestique», note la dramaturge Hlin Agnarsdottir.

Sur ce bout de terre proche du Groënland, les hommes ont longtemps pris la mer, poussant les femmes à régenter seules la maison, racontent les historiens. Avec l'urbanisation qui date à peine d'un siècle, les femmes se sont mises, elles aussi, à travailler hors du foyer. Mais elles ont gardé l'habitude de se retrouver entre femmes. En Islande, presque toutes appartiennent à un «club de couture». Certes, on n'y brode plus comme autrefois durant les longues soirées d'hiver. Mais on discute, une fois par mois, en petits groupes de sept ou huit femmes. «Nos clubs de couture sont des institutions, raconte Ysra, la femme pasteur. C'est légitime et bien vu de se réunir sans les hommes.» Son club à elle est composée d'universitaires rencontrées durant ses études. *«In ce moment, on y parle uniquement de politiques, confie-t-elle. Il y a quelque chose chez la femme islandaise qui rappelle les héroïnes des sagas», note Torfi Tulinius, professeur de littérature médiévale à l'université de Reykjavik. Son des femmes indépendantes, autoritaires et fortes. «Des femmes influentes», résume l'universitaire. Jusqu'où?*

En visitant les locaux d'Audur Capital, à Reykjavik, on mesure l'ambition des Islandaises. Audur, c'est un prénom féminin qui signifie «fortune». Cette société, fondée

en 2007 par une poignée de banquières, est devenue l'emblème d'un nouveau capitalisme. Alors que toutes les institutions financières ont été englouties dans la faillite du pays, Audur Capital est la seule à garder la tête hors de l'eau. Sur la vingtaine de salariés, quinze sont des femmes, toutes issues du secteur de la banque. Leur credo, c'est le «risque responsable», qu'elles opposent frontalement aux méthodes de la finance masculine.

Margit Robertet, 45 ans dont vingt à tra-

« Dans une société aussi petite, quand un voisin possède quelque chose, on le veut aussi. Tout le monde s'est mis à emprunter. »

Margit Robertet, banquière

vailer avec des banquiers, raconte: *«Le milieu des banques d'affaires était massivement masculin. Les hommes rentraient de Londres en débattant un argumentaire tellement rapide qu'il était incompréhensible, et aucun homme dans l'assistance n'osait les couper. Sauf moi, la femme, qui passait soit pour l'imbecille qui ne comprend rien, soit pour une trouble-fête.»* Plus le temps passait, plus elle se sentait «patiner sur une glace de moins en moins stable». Elle démissionne pour rejoindre Halla Tómasdóttir et Kristín Péttersdóttir, qui venaient de fonder Audur Capital. Ensemble, elles ont levé des fonds auprès d'un cercle de riches Islandaises ra-

vies d'investir leur argent dans un «capital émotionnel». Le premier fonds d'investissement Audur, lancé l'été dernier, finance des sociétés dirigées par des femmes, ou dont les services concernent les femmes. En décembre, en réaction directe à l'effondrement de l'économie islandaise, un deuxième fonds a vu le jour, cette fois associé à la chanteuse Björk qui lui a donné son nom. Ce fonds «Björk» est destiné aux start-up. La chanteuse et les banquières multiplient les pistes pour encourager une économie «saine»: développer des infrastructures touristiques à l'image du Blue Lagoon, un spa très apprécié des visiteurs étrangers; créer des lignes de cosmétiques à base de plantes d'Islande; inciter des sociétés étrangères à implanter leurs services de sauvegarde de données sur l'île où l'électricité est bon marché, etc.

«La base de notre raisonnement, c'est qu'on n'investit pas sans savoir où l'on va, résume Margit Robertet. On ne jette pas l'argent par les fenêtres. Quand on est entrées dans nos locaux, on a acheté des meubles pas chers chez Ikea. Nous étions éccurées par le glâcis qui avait gagné la société.» Elles sont nombreuses, les femmes qui fustigent l'emballage national pour la société de consommation, dans laquelle elles ont pourtant beaucoup versé. L'Islande, qui a longtemps été un pays pauvre, s'était laissé griser par nées, les Islandais ont joui de l'image de citoyens parmi les plus nantis du monde. *«Il n'y a jamais eu de tradition de vieil argent en Islande, explique la banquière. Les gens se sont comportés en nouveaux riches. Dans une société aussi petite que la nôtre, quand un voisin possède quelque chose, on le veut aussi. Tout le monde s'est mis à emprunter. Nous étions devenus des flambeurs.»*

Une nouvelle constitution?

Revenir à une économie de bon sens, arrêter de dépenser sans compter, les Islandais y sont désormais condamnés. *«Cette fuite à ou moins ça de positif, remarque Helga, graphiste et mère de famille. Du jour au lendemain, les mentalités se sont inversées. Tous les excès sont devenus visibles, poursuit-elle. Posséder un 4x4, ce n'est plus cool, c'est ridicule. Il y a beaucoup de dégoût pour l'argent facile.»* Dans l'intimité, des femmes ont déjà modifié leurs façons de dépenser. *«Je cuis mon pain moi-même et il est très bon, assure la réalisatrice Asdís Thordisson. Les livres de recettes des grands-mères ont repris place dans les cuisines. «On redécouvre nos grands classiques, comme à l'époque où l'Islande était tellement pauvre qu'on mangeait absolument tout, même les testicules de mouton», plaisante Ysra, cette femme pasteur et psychanalyste.*

«A la maison des femmes, près du port, des cours gratuits apprennent désormais à couper les cheveux soi-même, cuisiner, coudre... *«Une classe de superriches avait émergé en Islande. Notre crainte maintenant, c'est que la crise précipite des milliers de familles dans la classe des superpauvres», s'alarme Katrín, une universitaire qui a créé sur Facebook un «gouvernement d'urgence des femmes». Ce groupe informel de mères de famille, féministes convaincues, se réunit toutes les semaines à la maison des femmes. Et planche sur un projet de constitution qui mettrait en avant les droits humains. La Nouvelle Islande, que les manifestants appellent de leurs vœux depuis le début de la crise, est peut-être en son sein.*

— MARIE-JOLLE

Manifestantes célébrant la démission du gouvernement, le 26 janvier. PHOTO HALLDOR KRISTEINS APF